

## ANOMO / ANORA : TU CONNAÎTRAS UN PEU MIEUX LES MAYAS

### « **LETTRE-OCÉAN** » : MISE AU POINT ET HYPOTHÈSES

par Jean Pierre **GOLDENSTEIN**

Tu me dis certaines phrases des fois répondant à tes pensées, mais pour moi c'est incompréhensible. Dis-moi de quoi tu parles. (Lettre de M<sup>me</sup> de Kostrowitzky à son fils Guillaume du 14 décembre 1915. dans Guillaume Apollinaire, *Correspondance avec son frère et sa mère* présentée par Gilbert Boudar et Michel Décaudin, Paris, Librairie José Corti, 1987. p. 147.)

[... ] les hiéroglyphes précolombiens des Maya attendent encore leur Champollion. (Amérique précolombienne - Langues et littératures, *Encyclopaedia Universalis*, 2-192 a.)

Le recueil *Calligrammes, poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, publié au Mercure de France en 1918, a suscité beaucoup moins d'études et de commentaires *qu'Alcools* - qu'il s'agisse des pièces spatialisées ou des poèmes plus classiquement linéaires. J'avais tenté jadis de jeter les bases d'une *calligrammatologie*, entreprise foncièrement aporétique peut-être<sup>1</sup>, mais il me paraissait qu'il valait la peine de tenter, selon la belle formule de Paul Ricœur, de «sinon résoudre, du moins faire travailler l'aporie» (*Temps et récit III*, Seuil, 1985, p. 11). La présente contribution s'inscrit dans un espace autre, non plus théorique mais strictement philologique et (ne) considérera « *Lettre-Océan* » (que) sous l'angle de son énoncé en négligeant totalement le calligramme *comme forme-sens*. C'est assez dire que le choix d'un tel critère de pertinence réduit d'emblée la portée du poème et, d'une certaine façon, l'ampute grossièrement.

Rappelons d'abord rapidement pour mémoire des faits connus de tous. « *Lettre-Océan* » (*Po*, 183-185) publié dans *Les Soirées de Paris*, n° 24,15 juin 1914, devait figurer dans l'ouvrage prévu par Apollinaire *Et moi aussi je suis peintre*, « petit recueil d'idéogrammes lyriques » (*Po*, 1075) qui aurait été dédié « à [s]on frère Albert » dont la présence est importante dans le calligramme considéré. Albert, né le 18 juin

[77]

1882 à Rome, est parti travailler dans une banque à **Mexico** le 20 janvier 1913 ; il y mourra en 1919. De ce premier poème calligrammatique publié par Apollinaire – l'un des plus achevés et des plus beaux aussi à mon sens - on pourrait dire ; *et pour un coup d'essai ce fut un coup de maître*. Il n'est toutefois pas sûr que les réactions des contemporains aient été à la mesure de l'appréciation actuelle liée à une accoutumance visuelle de ce type de production. Plus d'un lecteur a dû penser ce que Fritz K. Vanderpyl confiait alors le 8 août 1914 à une page de son journal publiée en 1993 par Henri Certigny :

J'ai vu les blagues mi-dessinées, mi-écrites de Guillaume Apollinaire. Tel un inventeur impuissant, dans le genre du père de Cros, ce pauvre homme propose des machines capables de détruire des armées entières, mais il ne serait pas capable d'assommer lui-même un lapin.

« *Lettre-Océan* » est un poème long qui se présente sous une forme mixte. Il s'agit à la

fois d'un énoncé linéaire, « classique », et spatialisé, « calligrammatique », formé de quatre blocs, ou séquences, que l'on peut sommairement décrire ainsi (de haut en bas) :

I. - Un premier ensemble globalement linéaire (à l'exception de l'incipit, du segment « Ypiranga » et de la représentation à visée mimétique du cachet postal « Rue des Batignolles ») ;

II. - Un premier ensemble spatialisé circulaire composé de douze « rayons<sup>2</sup> » émanant comme des ondes (« Ondes » est le titre de la première section du recueil *Calligrammes* ; le mot, en physique, est d'actualité avec l'utilisation des ondes hertziennes liées au développement de la télégraphie sans fil) de la Tour Eiffel à quoi s'ajoute la mention verticale TSF.

III. - Un deuxième ensemble linéaire (à l'exception du mystérieux « Anomo/Anora » dont j'expliquerai plus loin l'origine).

IV. - Un deuxième ensemble spatialisé circulaire également composé de douze « rayons » émanant comme des ondes de la Tour Eiffel.

A ces éléments s'ajoutent des filets ondulés qui, comme nous le verrons, ne figuraient pas sur les manuscrits dont nous disposons, et qui forment pour nous lecteurs un ensemble signifiant. La publication pré-originale du poème dans *Les Soirées de Paris* n'offre pas la même disposition que celle des éditions les plus accessibles (Po ou Poésie/Gallimard par exemple) qui à la fois présente l'inconvénient de ne pas reproduire le poème sur deux pages en vis-à-vis et de faire pivoter de 90° toute la seconde partie du texte. La solution technique adoptée par Massin dans l'édition de 1955 du Club du meilleur livre, intéressante en soi, respecte bien le sens de lecture de cette seconde partie du texte mais - en usant d'une forme de dépliant - donne à lire dans la verticalité uniquement une version non conforme à la disposition d'origine. J'adopterai par conséquent pour ma part la position de ( Claude Debon qui, s'expliquant sur les principes qu'elle a suivis pour son édition de l'Imprimerie Nationale écrit, p. 29 : « Nous avons là encore suivi l'édition de la Pléiade, sauf en ce qui concerne « Lettre-Océan » où nous sommes revenue à l'édition

[78]

originale des *Soirées de Paris*, la plus satisfaisante de toutes ». Voir également une telle reproduction du poème, conforme à la version pré-originale, dans l'essai de Pénélope Sacks-Galey, pp. 70-71.

Le titre, bien énigmatique pour nous aujourd'hui, renvoie à une innovation postale de ces années et pose d'entrée de jeu l'épineuse question du réfèrent<sup>1</sup> sur laquelle j'aurai souvent l'occasion de revenir. Claude Debon, dans son édition du recueil à l'Imprimerie Nationale (p. 385) renvoie à un travail de G. Schmits (« Lettre- Océan », G. Apollinaire, n° spécial, *Savoir et Beauté*, n° 2-3, 1964) selon qui : « Quand un navire en croissait un autre qui rentrait, on dépêchait vers lui un canot porteur des lettres des passagers. Ceux-ci pouvaient de la sorte correspondre avec la terre ferme du milieu de l'Océan ». On voit que, dès le titre, Apollinaire adopte une prise de position esthétique de type moderniste en posant comme allant de soi l'intégration d'une nouveauté technologique dans le domaine de la poésie. Les débats sur le monde industriel qui ont agité jadis, au temps de l'exposition universelle de 1855, le monde poétique ne sont plus d'actualité. Apollinaire appartient à une génération de créateurs pour qui les réflexions de Leconte de Lisle dans sa préface des *Poèmes et Poésies* (Dentu, 1855) sont devenues totalement

étrangères : « Les hymnes et les odes inspirées par la vapeur et la télégraphie électrique m'émeuvent médiocrement ». Désormais, la poésie est partout, relève de tout ; plus aucun élément de la vie - si trivial soit-il - ne lui demeure étranger.

Je me propose, sans aucunement prétendre à une étude exhaustive, d'examiner quelques problèmes de lecture posés par « *Lettre-Océan* » à partir de la version publiée du poème, des versions manuscrites actuellement connues et d'un document autographe qui n'a jamais été exploité à ce jour à ma connaissance.

## I. - La version publiée

### I. 1. - Le premier ensemble linéaire

De très nombreux éléments apportent au poème une dimension biographique-anecdotique qui, si elle était parfaitement inconnue de l'immense majorité des lecteurs d'alors comme de presque tous ceux d'aujourd'hui (le « spécialiste » représente un « lecteur » tout à fait particulier et, du point de vue de la consommation littéraire, finalement marginal), ne peut être niée même si l'on ne saurait limiter la signifiante du texte à ces éléments. « Je », Guillaume, s'adresse à « tu », **Albert** parti pour le **Mexique**. Les données référentielles saturent un énoncé de nature, dans un premier temps, privée pourrait-on dire. Le paradoxe, caractéristique de toute une part de la production moderniste du début du siècle, consiste en la promotion de ces données au statut de matériau poétique à part entière, ce qui ne va pas sans poser de nombreux problèmes d'intelligibilité à la communication poétique. Evocation du départ d'Albert pour le Mexique, le 20 janvier 1913, du séjour d'Apollinaire en Allemagne à cette date (il se trouve alors à Berlin où il fait une conférence sur

[79]

« La Peinture nouvelle » [voir « La Peinture moderne . PrII. 501-505 ] : certes Berlin est arrosé par la Sprée mais le fleuve frontalier est sans doute plus connu du public français. Acceptera-t-on de parler de *licence poétique*... ? Une autre « licence poétique » serait alors constituée par « Ta voix me parvient malgré l'énorme distance ». La présence sur la même page de la « T S F » ne doit pas nous tromper ; il s'agit ici d'une « voix » écrite - Apollinaire parle d'ailleurs de « câblogramme » dans son poème - et non orale comme pourrait la fournir aujourd'hui une conversation téléphonique. Je reviendrai sur ce point un peu plus bas. On connaît par les lettres qu'il a envoyées à son frère l'arrivée, début février, d'Albert à Veracruz, le plus grand port du pays, l'existence d'un navire nommé « L'Espagne » (voir lettre du 12 juillet 1914, p. 142 : « Le bruit court que "L'Espagne" n'est pas partie hier »...). La même correspondance indique que « le service des postes laisse fort à désirer » et qu'Albert « confie cette lettre à un Espagnol qui part demain. Elle te parviendra donc plus sûrement ». Des détails de même nature se retrouvent dans d'autres œuvres d'Apollinaire comme cette version primitive de « *Fusée* » (*Po*, 261 et note, 1099) envoyée à Madeleine, le 9 octobre 1915, qui comportait le passage suivant : « Le train entre Vera Cruz et Mexico les soldats qui forment l'escorte descendent de leurs wagons pour combattre en route puis le train se remet en marche » (*ŒC*, IV, 573). Ce genre de notation provient sans doute directement soit de lettres d'Albert qui ne nous sont pas parvenues, soit d'une coupure de presse. Voir à ce propos : « Je vous envoie une coupure de journal mexicain envoyée par mon frère qui vit depuis longtemps l'affreux cauchemar de la guerre civile mexicaine. Gardez-moi cette coupure. » (lettre à Madeleine du 26 août 1915, *ŒC*, IV, 517). Quant à Coatzacoalcos, il s'agit

d'une « ville et port du Mexique (Veracruz) au S.-E. de Veracruz, dans la baie de Campeche. » (*Petit Robert 2*). A ces renseignements extra-textuels, qui renvoient à la réalité mexicaine de l'époque injectés ici à l'état brut, Apollinaire a ajouté des indications postales « mimétiques » inspirées du courrier qu'il recevait d'Albert : ville d'expédition, cachet postal de la ville d'arrivée, prix du timbre... ainsi que deux termes générateurs d'effets d'étrangeté pour le lecteur français, eux aussi référentiels, sur lesquels il convient de donner quelques précisions. « Juan Aldama » est un patriote mexicain (1774-1811), héros du soulèvement de 1810-1815, fusillé le 26 juin 1811 et dont la tête est restée exposée pendant dix ans, pour servir d'exemple, sur les murs de *l'Alhondiga de Granaditas* en compagnie de celles de Hidalgo, Allende et Jimenez (d'après le *Diccionario enciclopedico U. T.E.H.A.* et le *Diccionario enciclopedico de Mexico*). Quant à « Ypiranga », il s'agit du nom d'un vapeur de la ligne transatlantique Hamburg-Amérique à bord duquel l'ex-président Porfirio Diaz a quitté le Mexique à la fin du mois de mai 1911 pour s'installer en Europe. Le même navire servit au transport, en 1914, d'une cargaison d'armes nord-américaines achetée par le président Victoriano Huerta. Ces armes, malgré une tentative d'interception, parvinrent à être débarquées de *l'Ypiranga* à Puerto Mexico. Cette année-là, lors du triomphe de la révolution constitutionnaliste, Huerta quitta le pays à bord du même navire (d'après le *Diccionario enciclopedico de Mexico*).

[80]

Brefs rappels historiques pour servir à l'intelligibilité de la dimension *mexicaine de « Lettre-Océan »* :

1876-1911	35 années de « porfiriat » : le général Porfirio Diaz président de la République.
fin 1910-mai 1911	Insurrection armée et victoire des partisans de Francisco Madero.
février 1913	Madero assassiné à la suite d'un coup d'État de généraux porfiristes.
1913-1914	Tentative contre-révolutionnaire présidée par le général Victoriano Huerta. Retour à l'ancien régime. Intervention américaine : débarquement à Veracruz. Le chef des « constitutionnalistes », Venustiano Carranza, abat Huerta. Carranza, « ancien sénateur du porfiriat, prétend être l'héritier légitime de Madero ».

(D'après Jean A. Meyer, *La Grande Encyclopédie*, Larousse, 1975, vol. 13, s.v. MEXIQUE.)

On voit que l'emploi du mot « Ypiranga » par Apollinaire est directement lié à l'actualité politique mexicaine de l'époque : lutte de Venustiano Carranza, chef des constitutionnalistes (partisans de la légalité républicaine contre l'« usurpateur » Huerta) et Huerta. Il est possible qu'une lettre, ou une carte postale, d'Albert portait la mention « Ypiranga » (sous la forme d'un cachet postal ?) qui justifierait d'ailleurs partiellement le choix du titre du poème. Soit ce message n'a pas été conservé, soit les éditeurs de la *Correspondance* n'ont pas cru bon de mentionner ce détail.

## I. 2. - La première forme circulaire

(1) « Zun » dans « Zut pour M. Zun » constitue une trace de connivence pour un tout petit public d'époque au courant de la querelle du Simultané à laquelle Apollinaire, notamment, a pris part à la veille de la première Guerre mondiale. Il ne peut que rester incompréhensible aujourd'hui en dehors du cercle des spécialistes de la période qui connaissent, au moins de nom, l'existence de Henri-Martin Barzun. Blaise Cendrars lui aussi a pris à partie H. M. Barzun dans son poème « Fantômas » publié dans le même numéro des *Soirées de Paris* que « Lettre-Océan ». Voir mon édition critique<sup>4</sup> des *Dix-neuf poèmes élastiques*, pp. 87-93, particulièrement la note 7. Cet énoncé opaque fournit un bel exemple des limites d'une lecture strictement immanente tout juste capable de relever les effets d'une fonction poétique du langage liée à un parallélisme. Sur les rapports Barzun/Apollinaire dans l'œuvre de ce dernier, voir l'Index de *Pr III* et les textes auxquels il renvoie.

[81]

(2) « Arrêtez cocher » appartient à la catégorie de ces différents groupes qui rendent compte des rumeurs de la ville. À côté de la bribe de scène de rue captée sur le vif dans la perspective du « poème-conversation », on ne peut s'empêcher de penser également avec Antoine Fongaro (« Sources gaillardes - Suite », *GAI6*, p. 172) à la possible citation oblique de la chansonnette bien connue :

Cocher arrêtez cocher  
J'ai trois poils du cul pris dans la portière  
Cocher arrêtez cocher  
J'ai trois poils du cul qui vont s'arracher...

(3) « Vive le Roy » : entre en relation avec d'autres segments (4), (9), (12) pour donner une coloration « politique » à ces fragments qui témoignent alors des tensions idéologiques qui travaillent la France du début du siècle : loi de séparation de l'Église et de l'Etat proclamée par la III<sup>e</sup> République en 1905 ; revendication d'un « nationalisme intégral », d'une monarchie « héréditaire, antiparlementaire et décentralisée » par *L'Action française* de Charles Maurras qui exalte l'Église catholique ; approbation du pape Pie X qui protesta contre la loi de séparation de l'Église et de l'Etat en 1906 avant de mettre à l'index *L'Action française* en 1914... « Ta gueule mon vieux pad » (5) pourrait alors être adressé au *padre*, au Saint-Père, par un opposant. (11) « Hou le croquant » peut relever de ce domaine « idéologique » en ce qu'il évoque un paysan, un rustre et, de façon plus spécialisée, un « paysan révolté sous Henri IV et Louis XIII, dans le Sud-Ouest » (*Petit Robert I*) ici conspué. Mais évidemment, ce fragment se recatégorise aisément dans le domaine littéraire si on le rapproche de (3) « Vive le Roy » (dont la graphie archaïsante se trouve alors pleinement justifiée), et de (8) « Jacques [c'était délicieux] » qui donnent alors à lire : *Jacquou le Croquant* (1899) d'Eugène Le Roy (1836-1907).

(6) Relève soit de l'allusion privée à une situation particulière dont nous sommes exclus, soit de la rumeur de la foule anonyme comme la seconde forme circulaire en offre de nombreux échos.

(7) et (8) Les commentateurs ont déjà relevé les allusions à Jacques Dyssord, journaliste et poète ami d'Apollinaire, parti à Tunis où il fonde *La Bataille de Tunis* (voir *Pr III*, 192-194, « Jacques Dyssord et "La Bataille de Tunis" », « La Vie anecdotique », 1<sup>er</sup> mai 1914 [on remarquera la quasi-simultanéité d'écriture de cette chronique et du présent calligramme]). L'insertion d'un tel

clin d'œil personnel dans un poème est elle aussi caractéristique d'une conception moderniste de la poésie. (10) « Des clefs j'en ai vu mille et mille » appelle différentes remarques. Claude Debon, dans son édition des *Calligrammes* de l'Imprimerie Nationale, a relevé, p. 386, que « la phrase sort tout droit du poème "La Clef" » (*Po*, 554). Intéressant phénomène de réemploi d'un poème de facture ancienne et fort symbolique dans un texte calligrammatique où l'énoncé, décontextualisé, devient problématique. Encore faut-il remarquer que la phrase acquiert dans son nouveau contexte une coloration fortement humoristique si l'on réfère le « je » du texte au poète lui-même qui, à l'instar de Rimbaud « réserve la traduction »... (A. Rimbaud, *Délires II*, «*Alchimie du verbe* »,

[82]

*Une saison en enfer* :... « je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction. »)

À la droite de cette forme circulaire, le sigle vertical **TSF** (télégraphie sans fil) en caractères gras répond aux autres éléments qui usent de la même police sur la page : **Lettre-Océan, 2, REPUBLICA MEXICANA / TARJETA POSTAL et MAYAS**, ou sur la page suivante : **BONJOUR MON FRÈRE ALBERT à Mexico**. Force est de reconnaître que le sigle utilisé par Apollinaire, extrême marque de modernité à l'époque qui force les portes de l'académisme poétique, n'est plus compris des jeunes générations nées avec, voire après..., l'emploi systématique du transistor. Leurs aînés pensent immédiatement à un poste de radio au risque d'un gros anachronisme. *Le Petit Robert 1* date le sigle de 1909 et donne le terme comme vieilli aujourd'hui : « transmission, par procédés radioélectriques, de signaux en morse ». Il ne faut, en aucune façon, considérer le sigle utilisé par Apollinaire comme un synonyme de « poste de T.S.F. » comme on disait dans les années 1930-1950 environ. Les premières stations de radio, au sens courant d'aujourd'hui, datent des années 1920-1922. La consultation de l'ouvrage technique de R. de Valbreuze, précisément publié en 1914, ne laisse planer aucun doute à ce sujet. On y lit, p. 389 : « On doit à la vérité de dire que, malgré les remarquables résultats obtenus dans différents essais par les très habiles expérimentateurs dont les noms précèdent [Fessenden, Poulsen, Vanni, Collins, Düblier, Colin et Jeance, Vreeland, Egner-Holmström, Chambers, Majorama, Ruhmer, Telefunken, de Forest], la radiotéléphonie n'a pas encore pu entrer dans le domaine de la pratique. » Il ne peut s'agir ici que de radiotélégraphie et non de radiotéléphonie, donc de la transmission par ondes hertziennes d'une parole *écrite* par l'intermédiaire de l'alphabet morse dont la naissance n'a pas vingt ans alors et qui, par son extraordinaire rapidité de diffusion, ne peut que fasciner un esprit ouvert au monde moderne et sensible par ailleurs à la simultanéité. Je rappelle rapidement quelques dates concernant ce propos (sources : *Quid 1993*, Histoire Radiodiffusion, 1209 a ; *Encyclopædia Universalis*, 1995, entrées diverses) :

Tour Eiffel : construite en 1887-1889 ; inaugurée le 6 mai 1889 (Exposition universelle).

Radiodiffusion : le premier message sans fils en morse est transmis en mars 1896 par le Russe Alexandre Popov sur 250 m.

Le 2 juin 1896, l'Italien Guglielmo Marconi dépose le premier brevet d'un appareil de TSF ; liaisons sur 3 km, puis sur 13,20 km en 1897, 23 km en 1898, 50 km en 1899, 2500 km en 1902.

En France, le 26 octobre 1898, Ducretet établit une liaison télégraphique tour

Eiffel/Panthéon (4 km).

Première liaison radio au-dessus de la Manche : Marconi, 28 mars 1899.

1901 : fondation de la S<sup>té</sup> française de télégraphie et de téléphonie sans fil. 12 décembre : première liaison transatlantique.

[83]

1903 : création du poste de la Tour Eiffel. L'armée française est dotée d'un réseau Je télégraphie sans fil par Gustave Ferrié.

1907 oct. : 1<sup>re</sup> liaison commerciale régulière transatlantique (Irlande / Terre-Neuve).

14 avril 1912 : sauvetage de 703 personnes grâce aux appels radio du *Titanic*.

1921 février : premiers essais à Radio-Tour Eiffel.

Mars, foire de Paris, des récepteurs [à galène] sont exposés.

22 juin : première diffusion d'un concert.

Années 1930 : un rapide développement de l'audience de la radio grâce aux nouveaux postes récepteurs à lampes.

J'ajouterai d'ailleurs que « *Lettre-Océan* » présente un vocabulaire tout à fait spécifique par rapport à l'ensemble des poèmes *d'Alcools* par exemple, vocabulaire qui témoigne d'un renouvellement de l'inspiration. Les rares termes communs concernent, comme par hasard, essentiellement « *Zone* » qui évoque le pape Pie X, les autobus et la tour Eiffel. Les neuf occurrences de « sirènes » dans *Alcools* n'ont plus rien à voir avec l'appareil sonore qui produit un signal dans « *Lettre-Océan* » mais renvoient toutes aux êtres fabuleux. De ce point de vue, « *Lettre-Océan* » construit un monde foncièrement différent, ouvert aux rumeurs de la vie quotidienne, aux notations les plus anecdotiques comme aux découvertes récentes de la technologie (lettre-océan, T.S.F., câblogramme, gramophones...).

### 1.3 - Le deuxième ensemble linéaire

Claude Debon, dans son édition précédemment citée de *Calligrammes* (p. 386), note que : « "Anomo Anora" a échappé jusqu'ici à la sagacité des chercheurs ». La présente contribution expliquera, plus loin, le sens de ces deux termes étranges. Qui parle ici ? Dans la perspective d'un échange épistolaire (télégraphique ?) entre les deux frères Kostrowitzky, on peut imaginer qu'Albert lance un défi à son frère aîné féru de lectures curieuses et diversifiées : « tu ne connaîtras jamais bien les Mayas ». L'inverse est tout aussi plausible : Guillaume, de Paris, prédit à Albert que, même vivant à Mexico, il ne connaîtra jamais bien les Mayas. Troisième hypothèse envisageable : le poète s'adresse à lui-même et constate : « tu ne connaîtras jamais bien les Mayas », tu auras beau faire, leurs idéogrammes te resteront à tout jamais étrangers, véritables rébus, comme le seront tes *idéogrammes lyriques* pour tes propres lecteurs... On retrouverait alors une forme de jeu sur le flottement énonciatif du même type que celui que l'on constate entre le brouillon de « *Zone* », rédigé à la première personne, et la version définitive du poème qui substitue le « tu » au « je » (voir Michel Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*). Mais rien n'empêche de considérer ce segment comme une adresse au lecteur lui-même qui - l'auteur réservant la traduction comme je l'ai signalé plus haut - reste étranger à ce fameux énoncé mystérieux

[84]

« anomo / anora », prédiction parfaitement réalisée durant quatre-vingt-six ans.

La suite de ce second ensemble linéaire présente la même indétermination quant à l'identité du locuteur. Pénélope Sacks-Galey relève (*op. cit.*, p. 74, n. 14) : « Le tremblement de terre évoqué ici eut lieu, en fait, le 4 mars 1887, date de l'arrivée de la famille à Monaco ». Dominique et Michèle Frémy (*Quid* 1993, 67 c) notent quant à eux, à juste titre, l'existence d'un séisme qui fit plusieurs morts (*id.*, 66 a) sur la Riviera (*Italie/France*) le 23 février 1887. Cet événement est-il évoqué par Guillaume ou par Albert ? Plus probablement par le premier qui avait six ans et demi à l'époque, alors que le cadet en avait à peine cinq. Quoi qu'il en soit, ce type de notation ressortit une fois encore à une esthétique de l'inclusion de la sphère personnelle dans l'objet normalement socialisé qu'est le poème.

#### 1.4 - La deuxième forme circulaire

Cette seconde forme circulaire est plus importante spatialement que la première à laquelle elle répond d'un point de vue architectonique comme se répondent les deux ensembles linéaires et les deux « bonjour ». « Lettre-Océan » constitue un calligramme composé de façon particulièrement équilibrée et symétrique.

De même qu'un élément extérieur agrémentait la première forme circulaire (T S F en position verticale), une sorte de « légende » en italiques : *Jeunes filles à Chapultepec* rappelle la présence du Mexique dans ce calligramme. Une carte postale en couleurs adressée par Albert à Guillaume le 12 février 1913 porte en légende « El Castillo de Chapultepec, Mexico » (*Correspondance avec son frère et sa mère*, p. 125). Rappelons qu'à Chapultepec, qui était au début du siècle une bourgade à cinq kilomètres de Mexico, se trouve un château construit à partir de 1785, remodelé en 1863-1864 pour devenir la résidence de l'empereur Maximilien, puis transformé en résidence d'été de Porfirio Diaz et de plusieurs présidents, dont Francisco Madero « qui le quitta en 1913 pour être conduit devant le peloton d'exécution sur l'ordre du général Huerta » (Robert Boulanger.).

Comme je l'ai fait précédemment pour la première forme circulaire, je regrouperai ci-dessous un certain nombre de remarques sur les « rayons » de cette seconde forme.

(1) « et comment j'ai brûlé le dur avec ma gerce » et (11) « [en voi]ture les voyageurs pour Chatou » constituent autant de prélèvements possibles directement issus de la vie quotidienne. Le voyageur Guillaume Apollinaire, qui prend le train de banlieue pour rendre visite à sa mère qui réside à Chatou (Albert écrit à Guillaume de Nantes au moment de son départ pour le Mexique, le 21 janvier 1913 : « Sois gentil et patient avec Maman. Son adresse est 10. Villa Lambert à Chatou »), capte au vol une expression argotique dont Claude Debon a donné la signification dans son édition des *Calligrammes*. Nous retrouvons là le même type d'esthétique que dans « *Lundi rue Christine* » (*Calligrammes*) publié dans le n° 19 du 15 décembre 1913 des

[85]

*Soirées de Paris*. Apollinaire promeut la « quelconquerie<sup>5</sup> » du « poème-conversation » au rang de la dignité poétique non sans un coup de force esthétique que les contemporains ont dû apprécier diversement.

(2) « rue St-Isidore à la Havane cela n'existe + » renvoie au contexte sud-américain sur lequel je reviendrai plus loin. Remarquons toutefois l'utilisation du signe mathématique « + », totalement proscrit de la poésie traditionnelle. Imaginons un instant le fameux récit du combat contre les Maures fait par Rodrigue (Corneille, *Le Cid*, IV, 3, 1259-1260) écrit de la façon suivante :



Nous partîmes 500 ; mais par un prompt renfort

Nous nous vîmes 3 000 en arrivant au port.

Cette inclusion incongrue, qui est en passe de se généraliser dans toute la poésie moderniste de l'époque, provient à n'en pas douter des pratiques de Marinetti et de ses amis futuristes. On la retrouve en (5).

(3) « Chirimoya » Ce terme est encore un de ceux qui résistent aux lectures actuelles. Pénélope Sacks-Galey par exemple à la page 75 de son étude suppose - et cette hypothèse n'est pas absurde en soi - qu'il désigne un « inconnu », un être humain donc. En fait, il s'agit en botanique du fruit du *chirimoyo* à l'écorce verte, à l'intérieur blanc, aux pépins noirs, de saveur très agréable et dont la taille peut atteindre celle d'un melon (d'après *Diccionario enciclopedico U. T.E.H.A.*). Cette occurrence est caractéristique des problèmes de lecture de ce poème liés à la question de la référence. Le lecteur, démuni, se voit contraint à bâtir des hypothèses que seul un travail de nature philologique est susceptible de valider ou d'invalider.

(4) « A la Crème à ». Voir plus bas.

(5) « Pendeco c'est + qu'un imbécile ». En espagnol, *pendejo* (la graphie du poème présente une coquille qu'il faut rectifier) est un terme grossier du vocabulaire familier que l'on pourrait traduire par « vrai con ». « Pendeco/Pendejo » est bien alors « + qu'un imbécile ». Au figuré, ce terme familier, très employé au Mexique comme insulte grave et méprisante, désigne un homme couard, stupide et timoré (d'après *Diccionario enciclopedico U. T.RH.A.*). Willard Bohn, dans son article de 1981, relevait déjà ce sens à partir d'une source similaire.

(6) « il appelait l'Indien Hijo de la Cingada ». Littéralement, l'expression signifie « fils de pute ». Une « cingada » était une Indienne violée par le conquérant espagnol (source orale). Willard Bohn a remarqué à juste titre qu'Apollinaire utilise ici une graphie italienne pour un mot espagnol qui devrait s'écrire « Chingada ».

(7) « [propriétaire de 5 ou 6 im[meubles] ». Voir plus bas. Même remarque en ce qui concerne l'utilisation des chiffres qu'en (2). Voir aussi (8) et (9).

(8) « je me suis levé à 2 h. du matin et j'ai déjà bu un mouton ». Les commentateurs s'accordent pour voir dans ce « mouton » un grand vin rouge de Bordeaux, plus précisément un Médoc premier cru, aujourd'hui connu sous le nom de « Mouton-Rothschild ». Comme précédemment, on peut se demander à qui renvoie le « je » :

[86]

Guillamne ou Albert ? On verra plus bas qu'il s'agit en fait, clans la réalité extra-textuelle, d'une tierce personne.

(9) « le cablogramme comportait 2 mots EN SÛRETÉ ». Tout comme la « T.S.P. », le cablogramme introduit dans le poème la dimension industrielle des nouveautés technologiques de l'époque. *Le Petit Robert 1* date le mot « cablogramme » de 1888 et relève son sens désormais vieilli de « télégramme transmis par câble », vieilli puisque désormais va triompher le « sans fil ». La carte postale d'Albert à Guillaume du 12 février 1913, déjà citée plus haut, contient les deux mots « en sûreté » qui ont fait l'objet d'un prélèvement et d'un collage : « Je suis toujours en sûreté. Les affaires arrêtées et tout le monde chez soi. De nombreux morts et blessés. /Je vais très bien / T'embrasse / Albert (*Correspondance avec son frère et sa mère*, p. 125).

(10) « allons circulez Messieurs] ». Voir plus bas. (12) « Toussaint Luca est maintenant à Poitiers ». Nouvelle inclusion de la sphère privée dans l'objet textuel public. « Avocat et haut

fonctionnaire [1879-1932] » (*Pr* III, 1471, *Index*), Toussaint Luca est un ami de lycée d'Apollinaire. Ce dernier lui écrit, le 18 mai 1914 : « Occupe-toi si tu peux d'une librairie à Poitiers où mettre en dépôt les *Soirées [de Paris]* où tu pourrais aussi écrire » (*EC*, IV, 701). « *Rhénane d'automne* » (*Alcools*) lui est dédié. On lui doit un livre de souvenir sur Apollinaire publié à l'Édition de la Phalange en 1920 et repris, complété aux Editions du Rocher en 1954 (voir *Po*, 1222-1223).

## II. - La version manuscrite

P. A. Jannini a publié dans *Le Avanguardia letterarie nell'idea critica di Guillaume Apollinaire* (Rome, Buizoni Editore, coll. « biblioteca di Cultura », 1971, pp. 207-208) deux versions manuscrites de « *Lettre-Océan* » qu'Apollinaire a données à Alberto Savinio. On en trouvera également la reproduction en hors texte, entre les pages 18 et 19, dans l'article de Daniel Delbreil, Françoise Dininman et Alan Windsor ainsi que dans l'ouvrage de Pénélope Sacks-Galey, pp. 68-69. Sans étudier les variantes en détail, P. A. Jannini a eu le mérite d'observer le premier quelques aspects génétiques de notre poème. L'article de Delbreil, Dininman et Windsor quant à lui décrit globalement les manuscrits [A] et [B] et présente de nombreuses réflexions intéressantes auxquelles je ne peux que renvoyer le lecteur. Pour ma part, j'entends examiner de près les enseignements que nous fournissent ces manuscrits dans une perspective avant tout philologique. La version manuscrite se présente ainsi (les contraintes matérielles m'obligent à linéariser l'ensemble du texte au mépris de l'effet /calligramme/ recherché par l'auteur).

[87]

[A]

### La lettre-océan

~~Entre moi et mon frère~~ [sans doute : ~~Albert~~ la surcharge empêche de lire le mot primitivement écrit]

~~TSE~~ J'étais au bord du Rhin quand tu partis pour le Mexique  
Ta voix me parvient malgré l'énorme distance  
Gens de mauvais mine sur le quai à la Vera Cruz

Les voyageurs de l'Espagne devant faire le  
voyage de Coatzacoalcos pour s'embarquer  
je t'envoie cette carte aujourd'hui au lieu

Juan	REPUBLICANA-MEXICANA	11 45
Alabama	TARJETA POSTAL	29 - 5
Correos	Ypiranga	14
Mexico	Rue des Batignolles	

de profiter du courrier de Vera Cruz qui n'est  
U.S. Postage pas sûr tout est calme ici et nous sommes  
2 cents 2 dans l'attente des événements

	Anomo	
je traverse la ville	Bonjour	tu ne connaîtras jamais bien
nez en avant	Anora	les
et je la coupe en deux 2		<b>Mayas</b>
Hijo de la		jeunes
Chingada		à Chapultepec
[1] crotte pour M. Zun	les chaussures neuves du	
	poète	
[2] Psst Pst	cré cré cré [etc.]	
[3] Arrêtez cocher	gramophones	
[4] Vive Caillaux	zzzzzzzz ou ou a a â ooo de vos	
	jardins fleuris fermez les	
	portes	
[5] in [ ?] Vive Pie X	Tramways	
[6] Allons messieurs circulez	roooooooooo ting ting ro	
	ooooo changement de section	
[7] Et comment j'ai brûlé le dur	sirènes houou [etc.]	
avec ma gerce		
[8] A la crème à la crème fromage à la crème		
	[88]	
[9] priétaire de cinq ou six im	[à gauche du groupe ci-	
	dessus ; de haut en bas]	
[10] Ta gueule mon vieux Bar	Pendeco c'est plus qu'un/	
	<del>Pendeco</del> /imbécile	
[11] non si vous avez une moustache	un cablogramme de 2 mots/	
	en sûreté	
[12] La Tunisie tu fondes un journal	Toussaint/Luca/est/se-	
	crétaire/général/du préfet/	
	de Poitiers	
[13] Jacques c'était délicieux	Je/me suis/levé à 2j./du	
	matin/et/j'ai déjà/bu/un	
	mouton	
[14] Hou le croquant	Rue St Isidore/à la Ha-	
	vane/cela/n'existe/plus	
[15] Vive Calmette	Les voyageurs pour Chatou	
[16] A Bas la calotte		
[17] Vive le roy		
[au centre] ou la/une ? [mot surchargé illisible]		
foule	Jeunes filles à Chapultepec	
Te souviens tu du tremblement de terre entre 1885 et		
1890, [un mot illisible] on coucha plus d'un mois sous la tente		
	<b>MON FRÈRE ALBERT</b>	
à Mexico	<b>Guillaume Apollinaire</b>	

[B]

[Deux figures circulaires face à face séparées par la mention « TSF » écrite verticalement]

[Figure circulaire de gauche]

[au centre] Sur /la rive /gauche /devant le /pont /d'Iéna

[1] Zut/pour/M./~~bar~~ [?]/Zun

[2] Ar/ré/tez/co/cher

[3] Vive/la/Ré/pu/bli/que

[4] Evviva [en surcharge ; le mot en-dessous illisible] il papa

[5] ta gueule mon vieux bar

[6] non si vous avez [en surcharge sur, probablement, « portez »] une moustache

[7] La/Tu/ni/sie/tu/fondes/un/jour/nal

[8] Jac/ques/c'é/tait/Dé/li/cieux

[9] A/ bas/la/ca/lot/te

[89]

[10] Des clefs j'en ai vu mille [au-dessus : mille ; en-dessous : 1000] et mille

[11] Hou le croquant

[12] Vi/ve/le/Roy

[Figure circulaire de droite ; entre les deux figures, verticalement : T S F]

### Les chaussures neuves du poète

Cré cré cré [etc.]

#### gramophones

ZZZZZZZZZZZZZZZZZZZZouououaaaaooooooooooooode/vos/jar/dins/fleu/ris/fer/mez/le

s/por/tes

[~~tranway~~] [en surcharge] **autobus** [ou le contraire]

rooooooooooooootororoting/ting/ting/ro

ooo

chan/ge/ment/de/sec/tion/ting/ting

#### Sirènes

Hou hou ou ou [etc.]

[un renvoi encadré en bas à droite précise] les Hou des sirènes en caractères dimi-

nuant **HOU**ouou]

[au centre] Haute/de/300 mètres

[1] et/ com/ment/ j'ai/ brû/lé/ le/ dur/ avec/ ma/ gerce

[2] Tous/saint/ Luca/ est/ main/tenant/ à/ Poi/tiers

[3] Pen/deco/c'est/~~plus~~/+/qu'un/im/bécile

[4] A la crème à

[5] Chirimoya

[6] il/ap/pelait/l'Indien/Hijo/de/la/Cin/ga/da

[7] priétaire/taire//de/5/einq/ou/6/im/meubles

[8] je/me/suis/levé/à/2 h/du/matin/et/j'ai/déjà/bu/un/mouton

[9] le/cablo/gramme/ comportait/2/mots/;/ [en ?]/sûreté

[10] lions circulez mes

[11] [un mot illisible] ture les voyageurs [en surcharge sur le début de « passagers »]  
pour Chatou

[12] rue/S<sup>t</sup>/Isidore/a/la/Havane/cela/n'existe/+

Il est malaisé - et il serait trop long dans le cadre de cet article - d'examiner en détail de façon exhaustive toutes les variations entre [A] et [B] d'une part, puis de les confronter avec la version définitive telle qu'elle a été publiée dans *Les Soirées de Paris*. Je ne relèverai pas dans les lignes qui suivent les déplacements de segments qui passent d'un point du texte à un autre lorsqu'ils présentent la même version, bien qu'ils acquièrent alors, évidemment, un autre statut. Je centrerai surtout mon attention sur les leçons différentes.

[90]

## II. A

On observe ainsi que le titre définitif, condensé conformément au *style substantif de l'idéologie poétisante* dont parle Henri Meschonnic (*Pour la poétique II*, Paris, Gallimard, 1973, p. 98), indiquait à l'origine clairement le destinataire et le destinataire de la « Lettre-Océan ». Le premier ensemble linéaire présente peu de différence avec l'E. O. si ce n'est l'absence des filets ondulés présents dans la version définitive sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'un ajout volontaire d'Apollinaire au moment de la publication dans *Les Soirées de Paris* ou d'une adjonction « sauvage » de la part des typographes.

Les formes circulaires en revanche méritent quelque attention.

La forme circulaire de gauche :

[1] « crotte pour M. Zun » est devenu « Zut/pour/M./Zun ». De plus [10] « Ta gueule mon vieux Bar » qui deviendra [5] « ta gueule mon vieux pad » confirme, s'il en était besoin, que « Zun » désignait bien Henri-Martin Barzun comme je l'ai signalé plus haut.

[2] « Psst Pst » a disparu des rumeurs qui émanent de ce qui était alors nommément désigné comme *SL foule* (et non pas la Tour Eiffel). Ce traitement poétique de la foule n'est pas sans évoquer Jules Romains et sa poésie unanime qui devient d'ailleurs sous la plume d'Apollinaire plutôt une poésie *anonyme*.

[4] « Vive Caillaux », [15] « Vive Calmette » insistent davantage sur l'actualité de l'époque, dans une perspective toujours antagonique que l'on retrouve par ailleurs (pape/calotte ; roy/république...). Rappelons que Gaston Calmette, directeur du *Figaro* avait mené une violente campagne contre le ministre des Finances Joseph Caillaux et qu'il fut tué de six coups de revolver par la femme de ce dernier le 16 mars 1914. L'« affaire Caillaux » est discrètement évoquée par Apollinaire au début de *La Femme blanche des Hohenzollern* (Pr I, 914).

[8] « A la crème a la crème fromage à la crème » indique expressément qu'il s'agit là du *cri de Paris* d'un marchand dans l'exercice de ses fonctions et contribue à donner au poème sa dimension de « vie anecdotique ».

Les chiffres n'apparaissent pas dans cette version primitive non plus que les symboles mathématiques. On remarque que cet état de la rédaction propose dix-sept « rayons » et non pas douze comme la version définitive, chiffre qui invite au rapprochement avec le cadran d'une montre et aux développements sur le Temps (voir Pénélope Sacks-Galey).

La forme circulaire de droite :

« Toussaint/ Luca/ est/ secrétaire/ général/ du préfet/ de Poitiers » fournit encore plus d'informations personnelles que la version définitive. Le centre de cette seconde forme circulaire ne mentionne ni la foule, comme la première, ni la Tour Eiffel.

[91]

## II.B

La forme circulaire de gauche :

Apparition au centre de la leçon définitive : « Sur /la rive /gauche /devant le /pont /('Iena)».

[1] « Zut/pour/M./~~bar~~ [?]/Zun » et [5] « ta gueule mon vieux bar » : *id. supra*.

La forme circulaire de droite :

Apollinaire avait prévu un dispositif typographique permettant de *mimer* l'intensité décroissante des sirènes, à l'instar de ce qu'il réalisera par exemple dans « *Du coton dans les oreilles* » avec le segment « Omégaphone » (voir *Po*, 287). La version imprimée ne respecte pas cette intention mimo-phonographique. L'article de Daniel Delbreil, Françoise Dininman et Alan Windsor contient de nombreuses observations intéressantes concernant les pratiques futuristes ; j'y renvoie le lecteur. Apparition au centre de la version définitive : « Haute/de/300 mètres » qui fait pendant à la précédente et désigne, elle aussi, indirectement la Tour Eiffel qui servait d'antenne pour les émissions de T.S.F.

[3] « Pen/deco/c'est/~~plus~~/+/qu'un/im/bécile »,

[7] « ~~priétaire~~/taire//de/5/~~cinq~~/ou/6/im/~~meubles~~ » : hésitation sur l'utilisation, qui sera finalement adoptée, des chiffres.

[4] « A la crème à » : version définitive, moins parlante que la précédente.

## III. - Un **manuscrit** de travail ?

Un autre document n'a pas été, à ma connaissance, véritablement exploité jusqu'ici. Il s'agit d'un manuscrit, provenant de la collection Guillaume Apollinaire, répertorié sous le n° 63 dans un catalogue de vente à l'Hôtel Drouot le mercredi 18 mai 1988. Le catalogue le présente ainsi :

63. [LETTRE-OCÉAN]. 2 pages ¼ in-8, autographes, de notes et vers pour *Lettre-Océan*. Au verso de deux programmes de *L'Après-Midi des Poètes* (25 avril 1908) [voir N° 92], G. Apollinaire a écrit diverses notes, ébauches de vers, concernant le Mexique. On y retrouve quelques éléments du calligramme *Lettre-Océan* (lettre écrite par le poète à son jeune frère Albert parti pour le Mexique en 1913 ; et publié dans *Les Soirées de Paris* le 19 juin 1914, puis dans *Calligrammes*) : *Rue St Isidore à la Havane n'existe plus. -Je me suis levé à 2 h. du matin, j'ai déjà bu un mouton. -Tout le reste est INÉDIT.*

*Lettre-Océan* est le premier poème calligrammatique de G. Apollinaire.

J'ai consulté au Département des Manuscrits occidentaux M<sup>me</sup> Florence de Lussy, qui a présenté les grandes lignes du « fonds Apollinaire à la Bibliothèque nationale » dans un récent numéro des *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*. La B.N.F., qui a acheté certaines pièces aux cours de cette vente (voir N.A.F. 25.604 sq.), n'a malheureusement pas pu acquérir le document autographe qui nous intéresse. Il nous faudra donc nous contenter pour le présent travail d'une transcription imparfaite réalisée à partir de la reproduction donnée par le catalogue de Drouot, imparfaite et incomplète puisque manque ¼ de page du document original.

[92]

[page de gauche]

indiens - Porfirio Diaz aussi-  
Huerta presse muselée  
banqueroute  
journalistes pas d'argent carbousty [ ?]  
jeunes filles à Chapultepec  
aux [deux mots peu lisibles]  
Eugène Fougère toujours derrière lui avec sa petite amie  
café colon pisser  
Lozano et la cuisinière mexicaine [encadré]  
chez Bach tenu par Leroy  
il est saoul avec sa suite  
demande le [ou : à ?] souper tout près  
la police a fait évacuer  
sans payer  
ch. après midi à Chapultepec, au restaurant, à la cantine  
il s'enfile du cognac, parle au portier

Rue St Isidore à la Havane  
Boyer – n'existe plus [encadré]

pendeco c'est plus qu'un imbécile

va au *Globo*, il s'installe à l'entrée, une  
tasse à thé de cognac, ~~2~~ deux ou  
trois tasses en 2 heures.  
Perclus de dettes, maintenant très  
riche - il y a 2 ans mourait de faim,

[page de droite]

Madero idole des mexicains  
jamais dit vive Huerta

« vois comme je suis, je  
suis obligé de m'habiller  
des pendeco  
il y a des gens qui  
vont venir me  
rendre visite.  
Je me suis levé  
à 2 h. du matin  
j'ai déjà bu  
un mouton

---

Maya

[93]

tribu village - 50 à 100 habit  
chef justice [milice?] - arrobas coup de  
bâton

---

avec mexique ennemis  
bouteilles de bière suspendu

---

à tel endroit  
mexicains prennent jeune maya  
la violent – les mayas demandent  
15 000 pesos La troupe proteste [ ?]  
partie, ils incendient  
guayos [ ?] Anomo bonjour Hommes  
Sabres [encadré] ch Anora bonjour femme  
d'obahes [ ?] chantent ivresse Hijo de la chingada  
mort « fils du placenta  
d'une chienne »

petits ils ont l'air résignés. « Rappelle toi de ta  
mère » Acuardas  
de tu madre

---

Indiens  
pour des morts au mexique  
peu de poils  
saoulographie [un mot illisible] au cimetière [un mot illisible]  
la tombe, à mexico

---

maison de rendez-vous a mexico  
frères et pères

On le voit immédiatement, plusieurs éléments de ce texte figurent effectivement dans « Lettre-Océan » :

« jeunes filles à Chapultepec »  
« Rue S<sup>t</sup> Isidore à la Havane / [Boyer -] n'existe plus »  
« Je me suis levé à 2 h. du matin j'ai déjà bu un mouton »  
« pendeco c'est plus qu'un imbécile »  
« Maya »  
« Anomo »  
« Anora »



[94]

« Hijo de la chingada »

Certains de ces éléments permettent de recontextualiser partiellement des bribes d'énoncés employés tels quels dans « *Lettre-Océan* ». Les plus importants concernent le fameux groupe « Anomo/Anora » qui avait « échappé jusqu'ici à la sagacité des chercheurs ». Le document lève le voile sur ces signifiants jusqu'ici sans signifié. Il ne s'agit ni d'anthroponymes, ni de toponymes, ni d'une invention pure et simple d'Apollinaire mais de termes de salutation (maya ?) proférés par ou adressés à un homme ou à une femme. Le tout entre par conséquent dans une relation parfaitement cohérente de parallélisme avec « Bonjour » d'une part, « Bonjour mon frère Albert à Mexico » de l'autre. La graphie « chingada » est correcte sur ce document. Le terme se trouve immédiatement glosé par Apollinaire : « fils du placenta d'une chienne »

Est-ce à dire pour autant qu'il s'agit là d'« ébauches de vers » comme l'affirme le catalogue cité plus haut ? Oui et non. Oui dès lors que les expressions concernées ont effectivement été utilisées dans « *Lettre-Océan* ». Apollinaire, comme de très nombreux écrivains, partage avec les cuisiniers l'art de récupérer les restes. Dans le type d'idéologie scripturale qui se met alors en place, est poésie ce qui se donne à lire comme poésie, ni plus ni moins. Non si l'on considère le document en soi qui semble avant tout composé de notes de lectures (d'interview ?) jetées sur le papier. Apollinaire s'intéresse, en gros, à trois types de renseignements. Le premier concerne le personnel politique : Porfirio Diaz, Madero, les mœurs du général Huerta (les « jeunes filles à Chapultepec », l'alcool) ; le second, certains aspects de la situation du pays, notamment la presse<sup>6</sup> ; le troisième, les Indiens, les rapports des Mayas avec les Mexicains comme avec la mort.

Plusieurs hypothèses peuvent être émises quant à la provenance orale ou écrite de ces notes. Le « manuscrit de travail » peut provenir de notes prises par Apollinaire à partir d'une lettre d'Albert qui ne nous est pas parvenue, à partir de la lecture d'un article sur le Mexique. La presse de l'époque évoque très fréquemment « la crise mexicaine », « la situation au Mexique » dans des articles qui commencent d'ailleurs souvent par : « On télégraphie de Mexico ». Nous avons vu plus haut qu'Apollinaire demandait à Madeleine le 26 août 1915 de lui conserver une coupure de journal mexicain envoyée par son frère. Il est plausible qu'il ait ainsi disposé de plusieurs autres articles antérieurs à la rédaction de « *Lettre-Océan* ». Les éditeurs des *Œuvres en prose complètes*, à propos de la rubrique « Le barde madériste Urueta » de « *La Vie anecdotique* » du 16 avril 1913 évoquent le témoignage possible d'André Tudesq, correspondant du *Journal au Mexique* à cette époque - par ailleurs « rédacteur » des *Soirées de Paris* -, ou la lecture de *La Révolution au Mexique* « dont Apollinaire avait conservé quelques numéros dans ses archives » (*PrIII*, pp. 144-145 et note p. 1192). La lecture des trois numéros de ce journal fournit en effet des informations qui ont pu retenir l'attention d'Apollinaire.

[95]

La Bibliothèque Historique de la Ville de Paris conserve trois numéros de *La Révolution au Mexique*, organe hebdomadaire du Comité Constitutionnaliste de Paris, première année, qui proviennent de la bibliothèque personnelle d'Apollinaire et qui ont été adressés par la poste à « M<sup>r</sup> Guillaume Apollinaire [*sic*] / 202 boul. S<sup>t</sup> Germain / Paris. ». On trouve fréquemment dans cet organe, foncièrement hostile à Huerta, les noms de Madero, Porfirio Diaz, etc. *La Révolution au Mexique reproduit* des articles ayant trait au Mexique qu'Apollinaire avait pu lire (*Le Temps* du 29 août : « Les États-Unis et le Mexique » ; *L'Écho de Paris* du 31 août 1913 ; *L'Information* du

29 août 1913 ; *La Patrie* ; *L'Humanité* du 30 août par exemple dans le n° 11 du 5 septembre 1913. Le n° 14 du 17 octobre 1913 contient un long article de Atl (« Il faut se rendre à l'évidence », pp. 1 et 4) dans lequel on lit : « [...] Il [Huerta] lui a fallu, dans un moment d'aberration alcoolique, s'abattre sur la représentation nationale, pour anéantir le dernier obstacle qui s'opposait, dans la capitale, à l'épanouissement de sa titubante ambition de mercenaire ivrogne au service d'occultes intérêts. » Le même numéro reproduit, p. 4, « Une opinion française / .sur les événements du Mexique<sup>7</sup> » : « quelques passages d'un article très intéressant publié par les Hommes du jour ». Ce long article documenté fait le point sur la situation révolutionnaire au Mexique. On y évoque notamment le régime de fer de Porfirio Diaz qui « tint le Mexique, pendant trente-cinq ans, sous la terreur » ; Francisco I. Madero : « De parfait inconnu qu'il était hier, Madero devint l'idole d'un peuple qui croyait avoir brisé ses chaînes » ; Victoriano Huerta un moment considéré comme un sauveur. Rien pourtant dans ce journal ne correspond au ton familier, anecdotique, du document d'Apollinaire. Les attaques contre les hommes au pouvoir sont virulentes mais le ton utilisé reste toujours dans les limites d'une parfaite correction langagière. Il n'y est jamais question de « pisser », de « s'enfiler » du cognac, etc. Je me demande s'il ne faut pas plutôt considérer le texte autographe dont nous nous occupons comme une prise de notes faite à partir d'une conversation orale dans le cadre des activités journalistiques du poète. Apollinaire a rendu compte par deux (ois du travail du peintre mexicain Atl (voir *Pr II*, pp. 669-671, « Exposition Atl, "Les Montagnes du Mexique" », *Paris-Journal*, 4 mai 1914 et *id.*, p. 674, « Les Volcans au Mexique », *Paris-Journal*, 5 mai 1914. Or Atl était membre du Comité constitutionnaliste de Paris avec Miguel Diaz Lombarde, Manuel Alvarez Rui, Manuel Lizardi, Luis Quintanilla, et Carlos Barrera. Secrétaire de Rédaction, il a joué un rôle moteur dans *La Révolution au Mexique*. On peut raisonnablement imaginer une rencontre entre les deux hommes, le journaliste Apollinaire interviewant Atl qui lui fournit des détails piquants sur la vie au Mexique. Supposons un entretien entre Atl et Apollinaire. Le peintre, engagé dans le débat politique de son pays, explique au poète-journaliste l'état de la situation au Mexique, lui raconte sur un ton vif totalement étranger à ses propres articles dans *La Révolution au Mexique* des anecdotes sur Huerta qu'il exècre, répond aux questions qu'Apollinaire lui pose sur les hommes politiques, utilise le terme *pendejo* qu'il est obligé de lui expliquer (« c'est plus qu'un imbécile »), lui parle des Mayas sur lesquels il donne quelques détails... Nous avons

[96]

vu précédemment comment dans le n° 14 de son journal Atl parlait d' « un moment d'aberration alcoolique » du général Huerta. Nous retrouvons ici le même Huerta, entouré de sa petite cour, qui boit plus que de raison. « *Lettre-Océan* » constituera pour lui le tombeau du général inconnu avec la déclaration : « Je me suis levé à 2 h. du matin j'ai déjà bu un mouton » qu'on peut désormais lui attribuer. Aucune chronique journalistique actuellement connue ne sortira de ces notes qui, en revanche, informeront profondément notre calligramme.

Une autre hypothèse me paraît possible.

On sait par la *Correspondance avec son frère et sa mère* qu'Albert a écrit à Guillaume ceci :

Mexico, D..F. 11 mars 1914

Mon cher Wilhelm,

Un de mes amis, forestier français, qui a été en mission pendant trois ans, auprès du Gouvernement Mexicain, M. Lucien Gainet, t'apportera ces jours-ci quelques cigares et des dentelles mexicaines et un peigne [... ]

Si tu veux, invite Gagnet à prendre un repas chez toi ; il te racontera quelques aventures sur le Mexique. Interroge-le sur tout ce qui peut t'intéresser, il te renseignera dans la mesure de ses moyens. C'est un très bon garçon.

La situation est toujours la même ici : au point de vue financier c'est le désastre et rien n'indique qu'il doive cesser bientôt. [...] » (*op. cit.*, p. 137).

Apollinaire a-t-il rencontré ce Lucien Gagnet susceptible de lui fournir les renseignements de première main dont témoigne notre document ? La lettre d'Albert du 12 juillet 1914 semble aller dans ce sens. Guillaume aurait rencontré Gagnet, en aurait parlé à son frère dans une lettre à laquelle Albert répond (*op. cit.*, pp. 139-140) en donnant à son tour des détails sur la vie mexicaine :

[...] Gagnet est très intéressant, mais ses opinions sont un peu trop partiales. C'est un anti-gouvernemental du Mexique et un esprit contradictoire. Mais il est excellent et a très bon cœur.

Le correspondant du *Matin*, Arthénosy, est le propriétaire et rédacteur d'une petite feuille hebdomadaire en français, l'*Écho Français de Mexico*. Le *Courrier du Mexique* est beaucoup plus important et paraît tous les jours.

Il n'y a pas de littérature populaire ni de chansons des rues au Mexique. Les Indiens ne savent pas lire et ils couchent dans des taudis sur le sol, en terre battue très souvent. [...] Les chansons sont Mariette<sup>8</sup>, et d'autres refrains qui étaient en vogue à Paris il y a trois ans. [...]

Nous en sommes dans ce domaine réduit à des conjectures mais une rencontre personnelle avec Atl, Gagnet, Tudesq ou quelqu'un d'autre et une conversation orale me semblent plus plausibles pour rendre compte de la tonalité de notre document qu'une source écrite.

Était-il nécessaire de passer par tant de détours pour (ne) donner en somme (que) l'explication de quelques mots ? Le lecteur jugera de la pertinence de la recontextualisation [97]

à laquelle je me suis livré. « *Lettre-Océan* » se caractérise, notamment, par un très fort ancrage référentiel de divers ordres :

privé - Albert, M<sup>me</sup> de Kostrowitzky à Chatou, Toussaint Luca, Jacques Dyssord... ;

technique - lettre-océan, TSF, Tour Eiffel... ;

esthétique - allusion à la querelle du Simultané avec Barzun ;

historique - situation politique en France, au Mexique comme je l'ai amplement montré ;

simplement anecdotique enfin - Chirimoya, Anomo/Anora...

Une partie de l'esthétique d'Apollinaire, déjà bien connue par ailleurs, ne fait qu'être confirmée avec sa pratique du prélèvement, son goût du collage au service d'une poésie qui prend son bien où elle le trouve. Cette poésie de circonstance ne va pas sans poser de réels problèmes de lisibilité. J'ai voulu montrer que des documents déjà connus, mais sous-employés, d'autres méconnus, sont susceptibles de lever objectivement certaines ambiguïtés du poème. La question du calligramme comme poème spatialisé reste entière par ailleurs. Je n'ai nullement délivré ce qui serait le sens ultime de « *Lettre-Océan* » ; j'ai fourni les éléments susceptibles d'en permettre une approche informée en m'aidant des sources documentaires à la disposition du chercheur : éditions critiques, correspondances, manuscrits, ouvrages encyclopédiques... On en conviendra peut-être ; la moisson n'est pas totalement négligeable et le « frère ennemi » d'Apollinaire, Blaise Cendrars, n'avait pas tort d'affirmer dans le poème « *Fantômas* » déjà cité : « Il y a encore de jolis coups à faire/Tous les matins de 9 à 11 ».

## NOTES

1. Les ouvrages et articles utilisés dans cet article sont indiqués avec précision dans les références bibliographiques finales.

2. Dans les lignes qui suivent, j'ai numéroté chaque « rayon » des formes circulaires de 1 à 12 en panant, pour la première figure, de « Zut pour M. Zun », pour la seconde de « et comment j'ai brûlé le dur avec ma gerce », respectivement désignés I, 1 et II, 1, et ainsi de suite.

3. Qu'il me soit permis sur ce point de renvoyer à mon article « Référence parler : le retour du refoulé. Notule sur les traitements de la référence en régime de lecture littéraire en général et poétique en particulier », *Pratiques*, n° 93, mars 1997, pp. 73-87.

4. Aux renseignements fournis dans mon édition des *Dix-neuf poèmes élastiques* j'ajouterai à présent ceci : Cendrars s'inquiète auprès d'Apollinaire des *Notes sur le Contraste Simultané* qu'il lui a envoyées. Delaunay lui a dit qu'Apollinaire devait les publier sous forme de lettre dans *Paris-Journal*. Il suggère quant à lui une publication dans *Les Soirées de Paris* (lettre inédite datée « dimanche » ; le cachet postal indique 22-6-14). Le 28 juin 1914, il revient à la charge, accumule les griefs contre Barzun et termine sa lettre inédite envoyée de Forges, par Barbizon (Seine et Marne), par ces mots qui intéressent directement notre étude de « *Lettre-Océan* » : « Je viendrai probablement en ville nous causerons de tout cela et de votre dernier poème / Bonjour, mon frère Albert à Mexico ».

5. Sur le terme « quelconquerie », voir lettre à Ardengo Soffici du 30 avril 1914 dans *ŒC*, IV, 762.

6. La mention de Lozano renvoie probablement à Ignazio E. Lozano, journaliste mexicain (1887-1953) contraint par la Révolution à quitter le pays en 1913, fondateur à Los Angeles de *La Opinion* (1913) et de *La Prensa* à San Antonio (Texas).

7. Il s'agit en fait de l'essentiel d'un article d'Octave Jahn, « La République Mexicaine / Le Dictateur Huerta », publié dans *Les Hommes du jour*, n° 272, du 5 avril 1912. La Rédaction se réjouit de pouvoir offrir à ses lecteurs le témoignage de première main d' « un de nos amis qui vient de vivre six ans à

[98]

Mexico même, et qui est de retour depuis quelques jours à Paris ». La fin de l'article, qui n'est pas reproduite dans *La Révolution au Mexique* évoque la situation financière catastrophique du Mexique, l'emprunt que le gouvernement compte lancer et note : « un agent financier est déjà arrivé chez nous par le vapeur *Espagne* pour négocier ce fatal emprunt ».

8. On trouvera deux versions de « *Mariette !* » (paroles d'Emile Rhein, musique de Sterny et Albert Courquin, chanson de 1910, dans *Mémoire de la chanson : 1100 chansons du Moyen-Age à 1919* réunies par Martin Pénét avec la collaboration de Claire Gausse, Paris, Omnibus, 1998, pp. 1136-1137. La rengaine qu'égrènent les gramophones du poème : « de vos jardins fleuris fermez les portes » surgira sans doute quelque jour de l'un de ces recueils à moins qu'il ne s'agisse d'une mélodie, écrite par un compositeur tel que Gounod, Fauré, Duparc ?

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Œuvres d'Apollinaire consultées

*Calligrammes*, p. p. Michel Décaudin, Paris, Le Club du meilleur livre, 1955, 208 + 45 p.

[*ŒC*] : *Œuvres complètes*, p. p. Michel Décaudin, Paris, Balland-Lecat, 1965-1966.

[*Po*] : *Œuvres poétiques*, p. p. Marcel Adéma et Michel Décaudin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, 1268 p.

[*PrI*] : *Œuvres en prose*, t. I, p. p. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, 1519p.

[*PrII*] : *Œuvres en prose*, t. II, p. p. Pierre Caizergues et Michel Décaudin, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1991, 1855 p.

[*Pr III*] : *Œuvres en prose*, t. III, p. p. Pierre Caizergues et Michel Décaudin, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade ». 1993, 1619 p.

*Lettres à Lou*, p. p. Michel Décaudin, Paris, Gallimard, 1969, 530 p.

*Correspondance avec son frère et sa mère* présentée par Gilbert Boudar et Michel Décaudin, Paris, Librairie José Corti, 1987, 157 p.

*Alcools et Calligrammes*, texte présenté par Claude Debon, Paris, Imprimerie Nationale, coll. «Lettres françaises», 1991,451 p.. ill.

#### Autour de Guillaume Apollinaire

BOHN, Willard, « Orthographe et interprétation des mots étrangers chez Apollinaire », dans *Que vlo-ve ?*, n° 27, janvier 1981, pp. 27-30.

BOUDAR, Gilbert et CAIZERGUES, Pierre, *Catalogue de la bibliothèque de Guillaume Apollinaire*, II, Paris, Editions du CNRS, 1987, 180 p., ill.

CERTIGNY, Henri, « Pages du Journal inédit de Fritz R. Vanderpyl », dans *Que vlo-ve ?*, troisième série, n° 9. janvier-mars 1993, pp. 1-5.

*Collection Guillaume Apollinaire et Collection d'un Amateur* : livres - manuscrits - autographes - documents, Hôtel Drouot - salle n° 6, mercredi 18 Mai 1988.

DÉCAUDIN, Michel, *Le Dossier d'« Alcools »*, Genève-Paris, Librairie E. Droz-Librairie Minard, 1960, 243 p.

DELBREIL, Daniel, DININMAN Françoise et WINDSOR, Alan, « *Lettre-Océan* », dans *Que Vlo-ve ?*, n° 21-22, juillet-octobre 1979. 38 p.

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, Compte rendu de A.M. Bassy, « Forme littéraire et forme graphique : les schématogrammes d'Apollinaire » suivi de « Notes sur une recherche », dans *La Revue des Lettres Modernes*, Guillaume Apollinaire, 13, 1976, pp. 173-182.

- « Pour une sémiologie du calligramme », dans *Que vlo-ve ?*, n° 29-30, juillet-octobre 1981, 8 p.

JANNINI, P. A., *Le Avanguardia letteraria nell'idea critica di Guillaume Apollinaire*, Rome, Bulzoni Editore, coll. « biblioteca di Cultura ». 1971, 277 p., ill.

*La Révolution au Mexique*, organe hebdomadaire du Comité Constitutionnaliste de Paris, première année, n° 11. 5 septembre 1913 ; - n° 13. 26 septembre-3 octobre 1913 ; - n° 14, 17 octobre 1913.

[99]

Exemplaires provenant de la bibliothèque de Guillaume Apollinaire conservé à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris.

LUSSY, Florence de, « le fonds Apollinaire à la Bibliothèque nationale : de nouvelles pistes de recherche tautour de *Calligrammes* », dans *Cahiers de l'Association internationale des*

*études françaises*, n° 47, mai 1995, pp, 349-370

SACKS-GALEY, Pénélope. *Calligramme ou écriture figurée: Apollinaire inventeur de formes*, Paris, Minard, Lettres modernes, coll. « interférences arts / lettres », 6, 1988, 232 p., ill.

#### Divers

BOULANGER, Robert. *Mexique - Guatemala*, les guides bleus, Paris, Hachette, 1980.

*Diccionario enciclopédico U.T.E.H.A.*, Mexico. D. F., 1953.

*Encyclopedia Universalis*, 1995 (version numérisée).

FREMY, Dominique et Michèle, *Quid 1993*, Paris, Robert Laffont. 1992.

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, *19 poèmes élastiques de Blaise Cendrars*, édition critique et commentée, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, 192 p.

LECONTE DE LISLE, *Articles - Préfaces - Discours*, textes recueillis, présentés et annotés par Edgard Pich, Paris. Les Belles Lettres, 1971, p. 127.

MUSACCHIO, Humberto éd., *Diccionario enciclopédico de Mexico*, Andrés Léon editor, 7<sup>e</sup> éd., 1994.

RIMBAUD, Arthur, *Œuvres complètes*, p. p. Rolland de Renéville et Jules Mouquet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1946, 827 p.

VALBREUZE, R. de, *Notions générales sur la radiotélégraphie et la radiotéléphonie*, 6<sup>e</sup> édition entièrement remaniée et mise à jour, Paris et Liège, Librairie Polytechnique Ch. Béranger, 1914, 475 p., ill.

[100]